

dans la compagnie. Le capitaine a trois parts, le lieutenant, deux : chacune des parts doit être parfaitement égale aux autres.

—Accepté.

—*Secta.* Enfin, il faut, si quelque membre de la troupe est soupçonné de trahison, que tous se rassemblent et se constituent en tribunal pour l'interroger. Si l'accusé est reconnu coupable, l'arrêt rendu prononcera la mort, et il devra se trouver autant d'exécuteurs de la sentence qu'il y aura de bras parmi nous.

—Ma foi, — répliqua Denis, — tout cela me semble parfaitement juste, et je jurerai très-volontiers du couteau ou du pistolet à l'endroit de celui qui, par ses délations, voudrait me faire prendre ou écarteler.

—Dans ce cas, — reprit le major, — nous nous entendons sur tous les points. . . . Hermann, apporte-moi une ceinture, un poignard et des pistolets.

L'homme que le chef venait de nommer Hermann sortit de la petite hutte. Il y entra au bout d'un instant, apportant les objets demandés.

Le major s'approcha de notre héros.

Il lui entoura les reins d'une ceinture de cuir assez semblable à un ceinturon d'épée.

Il passa dans cette ceinture les pistolets et le poignard ; puis, se reculant de deux ou trois pas, il dit avec une sorte de solennité : — Jean Denis de Poulliller, à partir de ce moment, tu es des nôtres. Usant de mon droit de capitaine, je t'admets à faire partie de la compagnie des *Chevaliers du Poignard* ! . . .

Cette réception fut suivie des acclamations les plus flatteuses des hommes qui se trouvaient là, et qui, les uns après les autres, vinrent serrer la main de leur nouveau camarade.

—Sur ce, — reprit le major, — qu'on mette le couvert et déjeunons. Surtout, que le déjeuner soit bon ! . . . c'est aujourd'hui un jour de fête ! . . .

Denis regarda autour de lui avec une curiosité un peu déliante.

Il ne comprenait point comment dans cette misérable hutte, perdue au milieu des forêts, il ferait possible de se procurer les éléments d'un bon repas.

Ses doutes et son incertitude ne furent point de longue durée.

Deux des bandits prirent dans un coin quelques planches à moitié dégraissées, qu'ils posèrent sur deux tréteaux.

Ce fut la table.

Elle répondait bien aux premières idées de Denis, qui s'attendait à voir paraître du pain noir et dur, du lard rance et des oignons secs, le tout accompagné peut-être d'une gourde d'eau-de-vie.

Qu'on juge de sa surprise quand l'un de ses compagnons, soulevant une sorte de trappe fort habilement dissimulée dans la terre dure et battue qui tenait lieu de plancher, découvrit les premières marches d'un escalier qui conduisait à un petit caveau souterrain dans lequel il descendit.

Bientôt cet homme reparut, chargé de linge et d'argenterie.

Il étala sur les planches raboteuses une nappe magnifique en toile de Frise damassée et armoriée.

Il disposa autant d'assiettes d'argent et de gobelets du même métal qu'il y avait de convives.

La place du major fut désignée par une coupe en vermeil d'un travail tellement exquis, qu'un connoisseur n'eût point hésité à l'attribuer au ciseau florentin Benvenuto Cellini.

Notons en passant que presque toutes les pièces de ce magnifique service de table portaient des chiffres, des couronnes ou des blasons différents, témoignages irrécusables de la façon dont elles étaient arrivées entre les mains du major.

Le bandit qui venait de mettre le couvert redescendit dans le caveau et ne tarda guère à en rapporter un grand panier rempli de bouteilles poudreuses, recouvertes de nombreuses toiles d'araignées qui attestaient leur âge respectable. L'autre bras soutenait un panier non moins grand, amplement garni de jambons de Westphalie, de pâtés, de pièces de viande froîlée.

Des petits pains, aussi blancs que les épis dorés qui les avaient produits, semblaient alors n'être sortis du four que depuis quelques heures.

Ces nombreuses provisions furent disposées avec une symétrie élégante, digne d'un valet de chambre de bonne maison.

Puis le major, voyant que tout était prêt, cria : — A table ! . . . — et donna lui-même le signal en portant son escabelle en face de la coupe ciselée dont nous avons parlé tout à l'heure.

Certes, ce devrait être un spectacle bizarre et curieux, et digne d'attirer l'attention et de fixer les pinceaux d'un grand artiste, que celui de ces hommes aux longues barbes, aux visages reburratifs, aux mains noires, vêtus des costumes en haillons de pauvres charbonniers, sous le toit chancelant d'une misérable hutte aux murs crevassés, attablés autour d'un déjeuner splendide, servi dans une admirable vaisselle plate, et buvant, dans des gobelets d'argent, les vins des plus grands crus du monde.

Le visage de notre héros refléta, comme un miroir fidèle ce qui se passait en lui à la vue de ces oppositions si frappantes et si caractéristiques.

Le major s'aperçut à merveille de cette impression.

—Ah ! voilà, — lui dit-il, — voilà l'une des choses qui rendent notre vie si séduisante, les contrastes : mais modère ton étonnement, car je te garantis bien que tu n'es pas au bout de tes surprises. . .

Cependant les *chevaliers du poignard*, puisque tel était le nom qu'ils se donnaient à eux-mêmes, fêtaient amplement les bouteilles.

Denis ne se piquait point de plus de sobriété que ses nouveaux compagnons, et suivait leur exemple.

Bientôt le vin delia toutes les langues, et Denis devint questionneur.

—Major, — demanda-t-il au chef de la bande, — est-ce que c'est ici que vous demeurez habituellement ? . . .

—Non pas, — répondit le personnage ainsi interpellé, — nous aimons trop nos aises pour cela. . . . Ces cabanes ne sont qu'un endroit de repas, une sorte de lieu d'asile où nous passons de temps en temps quelques heures, lorsque nos expéditions nous ont conduits de ce côté du pays. . . .

—Votre habitation ordinaire, major, où donc est-elle ?

—A huit lieues d'ici, dans la montagne, au château de Falkenhorst. . . .

—Est-ce un beau château, que ce château-là, major ?

—Tu le verras ce soir.

—Y avez-vous laissé quelques-uns de nos camarades ? . . .

—Pardieu ! mon ami ! ne faut-il pas du monde pour garder le château ! . . .

—Combien sommes-nous en tout dans la compagnie, major ?

—Ce matin nous étions onze, maintenant que te voilà des nôtres, nous sommes douze.

—Avez-vous un lieutenant ?

—Oui.

—Est-il ici ?

—Non.

—Comment s'appelle-t-il ce lieutenant ?

—Karl.

—Denis fit encore une foule d'autres questions auxquelles son chef répondit avec une inépuisable complaisance.

Puis, le déjeuner étant achevé, on plaça une sentinelle en avant de la hutte, afin d'éviter toute surprise, et tous les autres bandits, qui avaient passé une nuit blanche, se livrèrent à un sommeil réparateur.

Le soir venu, chacun s'éveilla, on se livra à un nouveau repas, puis les chevaux furent amenées.

Les bandits avaient quitté leurs vêtements de charbonniers pour reprendre leur costume ordinaire.

Denis se mit en croupe derrière celui qui, pendant la nuit précédente, avait été chargé de le transporter, tandis qu'il était prisonnier.

Ensuite la petite troupe s'ébranla, et les chevaux prirent au grand trot le chemin qui conduisait au Château de Falkenhorst.

DEUXIEME PARTIE.—LES AMOURS DU CHEVALIER.

I. — FALKENHORST.

La petite troupe, avons-nous dit, partit au trot le plus rapide, dans la direction de la demeure habituelle des *chevaliers du poignard*.

La soirée était déjà avancée et la nuit succédait au crépuscule presque sans transition.

La cavalcade suivait des chemins encaissés et couverts, dans lesquels l'obscurité aurait été profonde, si la lune, étincelant au fond du ciel pur, n'eût jeté sa clarté bleuâtre à travers les rameaux entrelacés.

Au bout d'environ deux heures de marche, les bandits atteignirent la lisière d'une forêt et se trouvèrent en rase campagne.

Le major arrêta son cheval.

—Regarde, — dit-il à Denis.

Et du geste il désignait à l'horizon une montagne de forme conique, couronnée par une masse sombre dentelée, irrégulière, qui se détachait vigoureusement en noir sur les nuages argentés.

—Eh bien ? — demanda le jeune homme.

—Voilà Falkenhorst ! . . . — répondit emphatiquement le major du même ton dont le héros d'un livre jadis fameux s'écria : "*Voilà Udolphe !*"

—Mais c'est une ruine ! . . . — murmura Denis.

—Pardieu ! ne penses-tu pas que nous allons tenir garnison dans un château tout neuf, pour nous y faire traquer par toute la police allemande ? . . .

(A continuer.)